

LE BULLETIN

Institut Simone de Beauvoir Institute

NEWSLETTER

Vol. 3, No. 6
Winter/Spring 1983
Concordia University
Université Concordia

EDITORIAL

There is a curious word on the loose: post-feminism. It was used in a recent publication on Quebec poetry in English by a woman poet who finds much of women's writing so unsubstantial as to be "almost self-erasing." This poet was one of only two women in an anthology of the work of nineteen poets. To vary the statistical point, several of the male poets had more than one of their articles included (The Insecurity of Art: Essays on Poetics, Véhicule Press, 1982). Has Anne McLean missed something?

We look forward to the day when the word might apply. At present, the International Labour Organization reports that women who work outside the home also work at least 24 hours more a week within it; by far the highest proportion of people living under the poverty line is composed of women heads of single parent families; half a million women are battered annually according to the documentation, which we can realistically expect to be a gross under-representation of the brutal realities; and the law is a toothless tiger without mechanisms for extracting payment from those who default on alimony and child-care help. These statistics are taken from an article by Mair Verthuy (*Our Times*, 1,5, November 1982, 9). The dominance of males in the university is acknowledged in a recent Report of the Concordia Committee on the Status of Women (*The Thursday Report*, 6,16, January 27, 1983, 1).

Post-feminism is a pretty fiction at present. Let's work to make it a reality.

Patricia Morley, Co-editor

* * * * *

THURSDAY, MARCH 10th at 7:00 p.m. Help us to celebrate our Fifth Anniversary
We're having a party at the Institute -
2170 Bishop - all welcome. Further info -
879-8521

JEUDI, 10 mars à 19h

C'est notre cinquième anniversaire!

STUDENT EDITORIAL

At the end of the current semester, Mair Verthuy, Principal of the Simone de Beauvoir Institute, is leaving her post. Members of the Institute, and especially students of the Women's Studies programme, are bound to be a bit saddened by this news, but at the same time, feel a debt of gratitude for all the effort which Professor Verthuy has put into both the creation of the S.D.B.I. and the Women's Studies programme, and for the time and energy required for co-ordinating all the subsequent involvements and activities of the Institute. Professor Verthuy's dynamism and determination are responsible for building a strong foundation of a project that will hopefully have strong and positive effects on the future of feminist thought and action in Canada. Good luck to Professor Verthuy in all future endeavours!

There has been some talk lately, around the Institute, of forming a support group in order to help each other be able to cope better with stress. Stress-related problems seem to be becoming more and more common every day for more and more women, who are experiencing more than ever the type of tension that comes from trying to balance a number of diverse and demanding roles. The idea of creating a women's support group should definitely be developed.

Recently, the Report of the Committee of the Status of Women at Concordia was released. The Committee has put forth a number of recommendations, among them the creation of a post of Associate-Vice Rector on the Status of Women. Though the university administration should begin to implement as many of those recommendations as possible, the appointment of a woman to the post of Vice Rector on the Status of Women is something which should be done immediately. Universities, as institutions of higher education and thought, have an obligation to society to set an example for other institutions. The principle of equality of the sexes is now constitutionally guaranteed to Canadian women. Concordia must commit itself to doing everything it can to improve the status of women, both inside its own doors and in society in general.

Membership in the Women's Studies Student Association is open to all students taking women's studies courses. We urge all who can spare just a bit of time to attend the meetings to do so because the more input we have, the richer the Simone de Beauvoir Institute will be. Those interested can drop by or phone the Institute for information about meeting times.

Louise Matchett, Student Editor

.....

Marilu Mallet s'entretient avec Michel Euvrard, co-rédacteur

M.E. Pourquoi "JOURNAL INACHEVE"?

M.M. Inachevé parce que tout au long du journal les situations évoluent mais ne figent pas. Journal, journal intime, parce que je voulais marquer le caractère intime, subjectif, le côté confidence du film... et puis parce que le journal, dans ce sens-là du mot, est un genre qui vient de

la littérature, et qu'il a été une des premières formes d'expression féminine. Ce titre indique qu'il s'agit d'un film subjectif--dans un journal, on note les états d'âme, comme je le disais--d'une oeuvre "ouverte", en devenir, mais aussi, puisque le journal intime est devenu un genre littéraire, une oeuvre composée, "écrite", ou la transposition en termes cinématographiques d'une oeuvre écrite: bref, à tous points de vue, le contraire d'un travail du type documentaire.

M.E. Après "LENTEMENT" (dans IL N'Y A PAS D'OUBLI) et LES BORGES, que représente pour toi la réalisation de JOURNAL INACHEVE?

M.M. C'était une chance de sortir de la formule politico-sociale objective de l'O.N.F., de la catégorie dans laquelle je risquais d'être classée une fois pour toute: Chilienne, on me confiait des films sur les minorités ethniques, dans la série "Planète" par exemple, sur la classe ouvrière, les immigrants; quand mon livre de nouvelles (I) est sorti, les critiques ont parlé presque uniquement de leur contenu politique... J'ai pu aussi, pour la première fois, choisir moi-même les membres de l'équipe en fonction de l'idée que je me faisais du film, et la liberté, la quasi-clandestinité du tournage ont créé entre nous une entente, une complicité même, qui ont permis de donner au film le caractère intimiste que je recherchais, et rendu moins pénible la part d'auto-révélation, certains diront peut-être l'impudeur, l'exhibitionisme qu'il comporte (mais un artiste "s'expose" toujours, non?). Finalement, les incidents malheureux, les difficultés financières auront eu des conséquences heureuses: la faillite de "Ballon Blanc"*, l'abandon des institutions cinématographiques nous ont forcées à aller chercher de l'argent auprès d'organismes où on n'avait pas d'idées sur le genre de films qu'il fallait faire ni sur la façon de les faire, qui ne prétendaient pas, comme la SDICC ou l'Institut, exercer un contrôle sur chaque étape de la réalisation; ainsi j'ai échappé à l'auto-censure que, dans ces conditions-là, on s'impose presque toujours, consciemment ou non.

M.E. Tu y pensais comme à un film de fiction?

M.M. Au départ, j'avais l'idée d'un film intimiste sur la vie quotidienne; je ne préjugeais pas de tout ce qui pourrait arriver, m'arriver pendant le tournage, j'avais le sentiment que le plus intense pourrait être des événements imprévus; je voulais construire une fiction avec un documentaire --du documentaire dans ce sens que les personnages sont des personnes réelles, de la fiction par la construction et le traitement: pas d'entrevues, pas de questions; un travail sur l'image et le son.

Les personnages sont des personnes réelles; mais comme c'est moi-même que je filme, je ne suis pas tenue au respect d'un matériau extérieur; j'ai une plus grande liberté, je peux modifier, inventer: par exemple dans le film, les scènes entre Mike (Rubbo) et moi sont bilingues, chacun parle sa langue, alors que nous n'avons jamais fait ça dans la réalité.

1. Les Compagnons de l'Horloge Pointeuse, Québec/Amérique

* Compagnie de production

Il y a des séquences en direct, mais elles sont au service de la subjectivité; il y a des séquences réalistes, mais ce sont celles que j'aime le moins; comme elles sont nécessaires au développement de l'histoire--car il y a une histoire! --j'aurais aimé les retourner, mais je n'en avais pas les moyens.

M.E. La différence entre documentaire et fiction, pour toi, semble tourner autour de la notion de réalisme?

M.M. Le fait de se filmer soi-même ne suffit pas à distinguer la fiction du documentaire, dans le réalisme; je ne crois pas à une différence essentielle entre documentaire et fiction, mais le documentaire, jusqu'ici a toujours été réaliste. La différence est dans l'approche; dans mon film, l'approche n'est pas descriptive: il s'agit moins de montrer et de dire (ou de faire dire) que de faire sentir. De ce point de vue-là, ce sera un peu une exception dans le cinéma québécois, où la parole a une grande importance, où le direct, c'est la parole. JOURNAL INACHEVÉ c'est un voyage par des états d'âme, à un moment précis de la vie des personnages; et dans un lieu précis, car je voulais montrer le Québec comme je le vois; étrangère, mon regard portait, dans mon premier film, sur des "étrangers", sur "les autres"; maintenant, c'est le regard d'une "autre" sur le Québec.

J'avais aussi une idée de l'esthétique visuelle du film, je savais quel style d'images je voulais, et j'ai trouvé avec Guy Borremans un caméraman qui accordait comme moi de l'importance à une certaine beauté, à une qualité esthétique de l'image.

Je voyais--j'ai une formation d'architecte--un fonctionnement par modules; il y avait d'avance dans mon esprit un module "mélancolie" par exemple, un module "images du Chili". Je voulais que le spectateur avance dans le film par petites bribes, par accumulation de détails insignifiants qui prennent progressivement un sens à mesure que, comme dans un puzzle, le dessin, la figure commence à apparaître, et qu'il comprenne complètement seulement à la fin. C'est un film baroque dans l'élaboration mais simple, je crois, dans le résultat.

Journal inachevé, moyen-métrage de Marilu Mallet, vient d'être sélectionné au 51^{ème} festival international de films de femmes de Sceaux (France).

Marilu Mallet née au Chili et arrivée au Canada en 1973 a réalisé notamment l'épisode "Lentement" de Il n'y a pas d'oubli (ONF 75), Les Borges, un moyen-métrage documentaire sur une famille portugaise de Montréal (ONF, 1977) et l'Evangile à Solentiname (ONF 1979).

Journal inachevé 16 mm, couleur, 50 minutes

Réal. Marilu Mallet

Prod. Dominique Pinel, M.Mallet

Cam. Guy Borremans

Mont. M.Mallet, Pascale Laverrière, Milieska Jalbert

Son. Julian Deson

Int. M.Mallet, M.Rubbo, N.Rubbo, M.L.Signoret, I.Allende

Les Films de l'Atalante, Québec, 1982

Dist. Cinéma libre

La France a de ces infidélités

Pour la première fois en France, du 17 au 19 décembre dernier, chercheurs, activistes et enseignantes féministes se sont réunies pour un colloque de trois jours sur le thème, "Femme, féminisme et recherche". La rencontre s'est déroulée à Toulouse, vieille ville où tout, murs, tours, cieux, est teinté de rose, ville forte au pied des Pyrénées, loin, très loin de Paris, des assises du pouvoir masculin, du centralisme bureaucratique.

La rencontre fut organisée par un groupe de femmes représentant diverses régions de l'Hexagone. Cette façon d'organiser, le choix du lieu, reflètent tous deux la volonté de démocratisation, le désir de participation (participation?), qui caractérisent un peu partout les mouvements de femmes.

Plusieurs d'entre les organisatrices avaient assisté au colloque marrainé par l'Institut Simone de Beauvoir en juillet-août 1982 et disaient avoir beaucoup appris sur l'intendance pendant leur séjour chez nous. Toujours est-il que ce colloque de Toulouse figure parmi les mieux organisés auxquels j'aie jamais assisté en France où règne en général une douce anarchie, agréable peut-être pour les initié/e/s, insécurisante certainement pour les autres (la majorité).

Premier colloque du genre en France; première reconnaissance officielle aussi de la part de leur gouvernement (mais celui-ci est maintenant socialiste, et la ministre des droits de la femme en France est aussi la traductrice de Betty Firedan), puisque cette rencontre, née des assises nationales sur la recherche en 1981, s'inscrit dans une politique générale de renouvellement de la recherche, faisant ainsi l'objet de subsides gouvernementaux.

L'objectif des personnes réunies visait à faire prendre en compte par les institutions d'enseignement et de recherche deux idées essentielles. Sur la base d'un constat, celui des femmes en tant que groupe social minorisé et inférieurisé, il s'agit "d'interroger l'universalité des modèles construits par les sciences traditionnelles, modèles en réalité masculines et de parvenir à une connaissance réellement universelle".

Sept cent cinquante femmes s'y retrouvèrent, la plupart de France, une cinquantaine venues d'ailleurs, et la réunion ne fut pas sans présenter quelques graves déceptions justement à ces dernières bien que les Françaises y aient trouvé leur compte.

Il y avait à ces déceptions, plusieurs raisons. D'une part il semble évident que, pour une fois, la France traîne la patte; que, malgré la qualité et la quantité indiscutables des recherches surtout disciplinaires en cours, elle est loin de connaître les avances conceptuelles, philosophiques, organisationnelles que nous connaissons ici ou en Italie, par exemple.

Il semble également clair qu'au Québec au moins, l'articulation entre universitaires et regroupements de femmes se fait mieux et plus facilement qu'en France où tout est encore compartimenté et où il semble y avoir très peu de contact entre les deux groupes (si l'on excepte quelques tentatives comme la SEFIA dont une des principales animatrices a justement fait une partie de ses études à l'université Concordia).

On ressent beaucoup l'absence de journalistes des grands média sensibilisées aux besoins des femmes. En France point de Renée Rowan (Le Devoir), de Claire Harting (Le Journal de Montréal), d'Anne Richer (La Presse). Il y a bien l'AFI (Agence Femme Information) mais son public est restreint. Une telle rencontre au Canada aurait provoqué articles de journaux, interviews à la radio et à la télévision. En France seul le journal local de Toulouse y consacra quelques lignes, ce qui fait ressortir encore plus fortement l'isolement que vivent en France les féministes.

Surtout, surtout, on a pu reprocher aux organisatrices un manque de sensibilité certain à l'égard des femmes de plusieurs pays. A la séance du soir, réservée aux études et activités féministes ailleurs dans le monde, ne furent invitées officiellement à prendre la parole qu'une Américaine, une Espagnole, une Anglaise, une Italienne. Avant que nous n'ayons formulé une protestation très vigoureuse, ni le Canada, ni le Québec n'eurent droit à la reconnaissance, et ce malgré la présence des Françaises au colloque de Montréal cet été. Il faut croire que l'on ne nous distingue pas des Américaines! Et que la solidarité francophone ne soit guère portée ces temps-ci. En fin de compte, les Québécoises qui s'y trouvèrent (Michèle Jean, Jacqueline Lamothe, Jeanne Lapointe, Yolande Cohen, j'en passe sans doute) me délèguèrent pour brosser devant l'assemblée un portrait du Québec et du Canada féministes.

Aucune reconnaissance officielle non plus pour d'autres pays européens, tels la Yougoslavie, moins nantis que ceux qui y figuraient, ni pour les femmes du Majhreb, pourtant anciennes colonies françaises.

Mais si l'amertume à ce sujet ne s'efface pas de si tôt, il reste que le colloque a aussi constitué une expérience exhilarante. Tant de femmes réunies pour travailler, des amies retrouvées, des amitiés qui naissent. La réalisation que la voie est ouverte et que, à Toulouse, nous faisons partie d'un mouvement à l'échelle mondiale, à l'intérieur duquel nous avançons d'un pas ferme au rythme qui convient à chacune d'entre nous.

Mair Verthuy

*****Using Art Expression in a Self-Help Group*****

We are a group of women meeting weekly at Simone de Beauvoir Institute. We are expressing ourselves through art, in a spontaneous way and sharing with each other what the images mean to us. It is a personal, creative and insightful process. Our art work brings us in touch with ourselves and the issues we are involved with.

We are grateful to the women at the Simone de Beauvoir Institute for their encouragement and providing us with a place to meet each week. If anyone is interested in participating in this group or a future group of similar nature, please leave your name and phone number at the Institute.

Ann Evoy

In Defence of Women's Studies ...

So often, when people who I meet ask me what I'm studying, and the reply is "Women's Studies", reactions tend to be mixed between puzzlement and amusement. Most people either find it difficult to see why a person would want to study women in the first place, or seem to think it is quite funny that there are still women around who take the idea of feminism that seriously. "Feminism is passé, is dead," they say. "We're in the eighties now, not the sixties."



I usually remind the people who make these remarks that though equality of the sexes may have been achieved in principle in Canada (and that--only during the past year), the complete and universal application of the principle is still far from being realized. This should be viewed as reason enough to justify women's studies, but I suspect that many people still miss the point, not seeing the full implication of the very real fact of the oppression of women on this planet.

How, for instance, can women ever begin to understand their lives, their place in society, when they have been excluded from history and culture for centuries and centuries? We have lost half of ourselves in history, and history and culture are lacking the female half. But where is it? Where do we begin to look for it? How do we go about this process of restoration, to bring about a new harmony, a new richness to the world, to culture, to people, to make the notion of justice itself, a more actualized conception?

It is, I think, in discovering our roots, in digging deep beneath the surface of this patriarchy that we begin to feel a sense of recovery of our lost selves. The deeper we dig, the more we recover of ourselves, making it possible to reach higher goals, thus bringing us closer to those ideals of equality and freedom.

Women's studies makes it possible for us to do this digging. And it is tremendously important to the feminist movement that this kind of exploration is done, since one of the difficulties of feminism as a collective movement is that political or social action is possible only when self-awareness and some degree of personal integration are achieved. In recovering our roots, we gain an active sense of belonging and obligation to the community. In the process, the community becomes richer.

At present, within institutions of higher education, female students have virtually unlimited access to learning about how man has built civilization, yet we are so accustomed still to thinking about humanity as "man" that probably very few of us even wonder about the female vision and experience of the world, and how it has differed from the male's. One can take many courses, for example, in European history and not discover that during the French Revolution, it was women who led the march on Versailles.

Thus, women's studies programmes are necessary if one does in fact wonder about what women have contributed to society throughout history, or why one sex is oppressed by the other, or indeed what knowledge there is still to be discovered, about ourselves and the world around us.

Women are still struggling for equality in the realm of education as well as in all other walks of life. Feminists fought to get women admitted to universities, feminists fought to get women's studies courses and programmes at the undergraduate level, and feminists are still fighting for recognition of serious research on women's situation at the post-graduate level. And it is through educating ourselves that we may have the best chance of improving our existence.

Louise Matchett



WOMEN'S UNION

After a successful tour of the lower St-Lawrence region, Lucie Tremblay, songwriter, vocalist and instrumentalist will be performing in Montréal for the first time since the spring of 1982.

The McGill Women's Union in collaboration with the Concordia International Women's Week Committee present Lucie Tremblay in concert:

March 8, Student Union Building, McGill University, 3480 McTavish.
3rd Floor. Beer, wine, Irish Coffee and teas will be served.

Admission price is \$3.50. Showtime 8:00 p.m. Information: 392-8920

DES FEMMES DENONCENT....le harcèlement au cégep

En 1979, naissait au cégep André Laurendeau un comité intersyndical de la condition féminine regroupant professeures, professionnelles, employées de soutien et étudiantes. Depuis trois ans donc, nous avons mis sur pied de nombreuses activités qui avaient pour objectif de susciter une réflexion sur les différents dossiers touchant la condition féminine: débats-midi à partir d'un vidéo, organisation de la journée du 8 mars, kiosques d'information, réflexions sur le rôle de la secrétaire...

Ainsi le visionnement des vidéos Tous les jours, tous les jours... et Les chaperons rouges de Vidéo-femmes auront permis une amorce de sensibilisation sur le viol et le harcèlement sexuel: le harcèlement sexuel existe-t-il dans notre milieu? Comment se manifeste-t-il?

De plus, le comité intersyndical de la condition féminine publie régulièrement des articles dans le bulletin syndical des professeur/e/s et dans le journal étudiant; il participe aux différentes instances syndicales: session du Conseil central de Montréal, session de la FNEEQ, le Front-Femmes du Sommet populaire, etc.

Cette année, le comité s'est fixé comme objectif d'appliquer concrètement certaines revendications de la négociation 1982 relatives à la condition féminine et touchant plus spécifiquement le sexisme et le harcèlement sexuel dans les milieux de travail. Les membres du comité voulaient élargir le débat AU-DELA des personnes déjà sensibilisées en menant des actions à court terme.

Ainsi, le 21 octobre, dans le cadre d'une journée thématique de sensibilisation, des femmes se regroupent et vont demander à des employés d'enlever certaines affiches sexistes...en leur expliquant la raison de cette demande: "nous ne nous sentons pas respectées comme femmes!" Invitation est faite à ces employés de venir discuter au kiosque d'information où un tract est distribué. Là où il n'y avait personne, le groupe de femmes prend la décision d'enlever les affiches...

Les réactions furent vives; nous étions devenues "celles qui agressent, celles qui provoquent"...et la riposte eut lieu! Les regards devinrent menaçants, le langage insultant: "gang de crisse de folles". On nous mit en situation d'argumenter sans cesse sur la légitimité de notre action... On déposa dans les toilettes pour femmes et sur les bureaux des employées identifiées à cette action des photos nettement pornographiques, sans oublier les bonnes intentions paternalistes qui auraient bien voulu nous renvoyer sagement à nos vidéos...

Devant l'ampleur de la réaction, le comité se réunit pour faire un bilan et examiner les moyens de rétablir la situation tout en poursuivant la lutte. Unanimement les femmes refusent de tomber dans le piège de la culpabilité et de la peur et décident de continuer leur campagne en demandant l'appui des exécutifs syndicaux.

Dors de cette intersyndicale élargie, qui fut l'occasion d'un des meilleurs débats de notre courte histoire, deux actions concrètes et immédiates sont décidées:

- distribuer un tract expliquant notre action;
- envoyer une lettre à l'administration lui demandant d'établir un règlement visant à interdire l'affichage sexiste au collège.

A plus long terme, le comité s'est chargé de préparer et de distribuer un questionnaire dans le but de mieux cerner le problème du harcèlement sexuel en milieu collégial car,

DES FEMMES DENONCENT.....

"Après une enquête partielle d'une douzaine de collèges approchés, dix auraient eu des problèmes de harcèlement allant de l'affichage à l'agression physique."

L'entrenous, vol. 1, no.1

Il était important pour nous de DIRE cette action qui s'inscrit dans une démarche de dénonciation de toutes les discriminations quotidiennes subies par les femmes. Notre geste a atteint son premier objectif: faire disparaître l'affichage sexiste. Mais il a été également à l'origine d'une sensibilisation non équivoque à nos besoins de femmes: notre droit au respect intégral comme "personnes à part entière". En effet, l'affichage sexiste a, à toutes fins pratiques, disparu, le climat de travail s'est amélioré et l'administration compte entreprendre une certaine sensibilisation de la population du collège aux problèmes reliés à la condition féminine et éliminer graduellement tout sexisme à l'intérieur des politiques du collège.

Oui, nous avons droit à la PAROLE...Oui, nous pouvons POSER DES GESTES...sans peur... sans reproches.....

Le comité intersyndical
de la condition féminine
du cegep André Laurendeau.

* * * * *

READING ROOM

At last, after five months of living out of boxes the Reading Room is unpacked and truly open for business. There have been frustrations. It seemed to take forever to get new shelving for the periodicals, some people took months to return their books and the worst blow of all was to find about 40 books missing after an inventory check. (These had not been mislaid but "borrowed" without leaving a card in the file.) However, the Pollyanna spirit has prevailed and a happy result of all the upheaval is that just as we were bursting at the seams, we have acquired an extra room, 302, in which to house our periodicals and vertical files and to provide extra study space. Another plus is in the welcome addition to our holdings as a result of the Publisher's Display we held at the International Conference. Much of this material will not be generally available for a while, as it does take time to process.

We were particularly pleased to receive a number of books in French and some very scholarly and stimulating books and articles from many parts of the world. It really is worth a climb to the third floor of the Institute to check out our resources and to find a quiet room in which to work.

See you soon!



Common Ground STORIES BY WOMEN



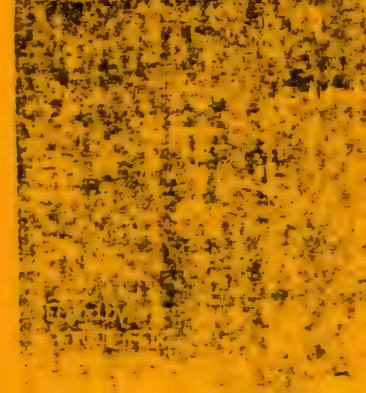
DAUGHTERS OF COPPER WOMAN

Anne Cameron



HIDDEN IN THE HOUSEHOLD

Women's Domestic Labour
Edited by Christine Gammel



Singing the Praises of Women

(19th Century Hymnwriters)

Catherine Porteous in
The Guardian, Dec.22, 1982

Nineteenth-century lady humn-writers: we imagine those virtuous, consumptive young ladies of the Victorian rectory, edifying their contemporaries, from their sofas, with sentimental hymns for Sunday Schools and Mission, while they await with pious resignation, their early removal to the churchyard next door. Were they not the Anglican answer to St Teresa of Lisieux?

The best of these ladies were made of sterner stuff--more like the latter day St Teresas of Avila, in fact. Well-educated, forceful, and energetic they wrote, lectured, organised, travelled, and campaigned for social reform and higher education for women.

Hymn-writing seems to have been a recipe for longevity. Charlotte Elliott, though an invalid for fifty years, wrote no less than 112 hymns, including Just as I Am, Without One Plea, edited The Invalid's Hymn-Book, and died at the age of 82. Frances van Alstyne overcame an even greater handicap--she was blind from early childhood, but became a teacher, married a blind musician and wrote "some thousands" of hymns and songs including Safe in the Arms of Jesus, dying at 94.

On the whole the distinguished women poets of the nineteenth century, Elizabeth Barrett Browning, Emily Dickinson, Alice Maynell, whose Christian faith is fundamental to their work, do not appear in the hymnals. The great exception is Christina Rossetti, but apart from In the Bleak Mid-Winter, and the less familiar but beautiful Love Came Down at Christmas, her hymns are really too intellectual and complex for congregational singing. Songs of Praise stretches the definition of "hymn" beyond the limit to include her poem Who Has Seen the Wind. But that is cheating.

Finally, consider Mrs. Julia Ward Howe, whose life reads like a blueprint for the ideal Guardian Woman. Her first poems were published when she was only 16, and at 24 she married Samuel Gridley Howe who abandoned his medical career to fight for Greek independence in the 1820s.

As well as her well-known work for the abolition of slavery, she gave philosophical lectures, first in her own house, and later at the Boston Radical Club, campaigned for Women's Suffrage and helped to organize the Association for the Advancement of Women. In 1872 she came to London as a delegate to the Prison Reform Congress and founded, HERE, the Woman's Peace Association. Her published works include a collection of lectures criticizing among other things, the shallowness and falsity of society, and the power of money, and in 1874, she edited a volume entitled, Sex and Education.

Finally, to demolish the theory that these ladies produced only mawkish, sentimental hymns for Sunday Schools, we should read again her Battle Hymn of the Republic--surely one of the least wishy-washy hymns ever written:

He is trampling out the vintage where the grapes of wrath are stored,
He hath loosed the fateful lightning of his terrible swift sword,
His soul is marching on.

PROFILE: Jo Vellacott

People's lives are oddly mixed, and oddly unified. Auto mechanics and washing machines, Bertrand Russell and Catherine Marshall are interwoven in the life of Women's Studies' Instructor Jo Vellacott.

Jo was born in Plymouth, Devonshire, the youngest child and only girl in a family of three. Her father, conventional in the main, nevertheless believed that girls should have the same educational opportunities as boys. The headmistress of her secondary school encouraged independence. This farsighted woman, who in 1938 foresaw the coming war, made arrangements with a local service station for a few students (Jo included) to work at repairs, in overalls, once a week.

Jo's budding career in auto mechanics was temporarily interrupted by three years of reading History at Oxford University during the war. In 1943, she entered the Ministry of Health, then the WRENS, as air mechanic and, a little later, Air Engineer Officer in the Fleet Air Arm: "I had lost the battle with myself to be a pacifist."

After the war, wanting (like so many intellectuals) to get out of England, she went to South Africa. She taught there for six years, returning to England in the early fifties with a husband and two small children. Her third child was born in England, where post-war austerity made items such as washing machines rare luxuries.

The family came to Canada in 1955 when Jo's doctor-husband took a commission in the Canadian Air Force. "When I saw my first washing machine, a wringer type, I thought I was liberated!" Jo went back to supply teaching, and embarked on a long struggle for higher professional training cum part-time jobs cum bringing up her children, a struggle which has been the experience of so many women who are now middle-aged. Highlights of these two challenging decades, from 1955 to 1975, include an MA in History from the University of Toronto and a PhD in History from McMaster. "I was always teaching part-time."

Jo's twin interests are feminism and pacifism. Historically, the two movements are closely linked. Her doctoral research on Bertrand Russell, and her work on the Russell papers at McMaster and in England, led to the papers of Catherine E. Marshall, a suffragist who worked closely with Russell in World War I. The thesis became the basis of her first book, Bertrand Russell and the Pacifists in the First World War (New York: St. Martin's Press, 1980), and her work on the Marshall papers is currently in progress. Marshall was a founding member of the Women's International League for Peace and Freedom. Jo found many of her own convictions expressed by this early suffragist: "She just fitted in so beautifully."

Meanwhile, her interest in feminism was being fostered by experiences and contacts in Toronto and Hamilton, where she was meeting other married women who had, like herself, returned to school and to paid employment. She audited the introductory course on Women's Studies given at New College by Natalie Davis and Jill Conway, and within a few years was teaching Women's History.

Jo's feminist and pacifist concerns are supported by her Quaker faith (a church which the family joined in 1963) and expressed in her teaching, an activity she greatly enjoys. She is a woman of quiet strength and cheerful humour: a gentle warrior in the cause.

Patricia Morley, Co-editor





Figure 1 Anne Vallayer-Coster, *The White Turban*, 1777

"A View of Women's Art"

November 9, 1982


by Alfred Pinsky

Approximately 150 persons assembled to hear Dr. Pinsky speak on the topic Women and Art. The presentation was predominantly slides of women's work from the turn of the century to the present. The feeling generally shared by the audience was one of surprise that so many women artists (30) did indeed exist and have been making a contribution to the art world for so long--relatively unnoticed.

Some key points made by Dr. Pinsky were (1) The reason women artists are not known is political; (2) Women artists portray the female figure with different weight and stress points than the typical male's portrayal; (3) There are identifiable feminist images.

One strong criticism from the audience addressed the concern that History of Art courses at Concordia tend to ignore the contribution made by women artists.

Elizabeth Jordan



When I started out putting together this programme on the Institute, I had one goal. That was to assemble a general information programme on the Simone de Beauvoir Institute. I did not know much about the Institute and just dove in, trying to gather as much information as I could. The results were overwhelming. I realised that I could collect enough material at the Institute for a whole series of programmes.

The courses, though small in number, provided a vast wealth of knowledge about women which included such diversity as women's history, identity, literature, work, socialization process, and their economic situation. Other courses delved into women's role in religion, communication and film as well as their place in society.


Yet this was only the beginning. I found many helpful women, interesting women, scholarly women and concerned women who were willing to give me some of their time to complete this project. I could have done a short series of programmes on some of these women and their experiences but then it would no longer be a production on the Institute.

NOTES FROM THE PRODUCER:

SIMONE DE BEAUVOIR INSTITUTE
ON CUTV

by Susan P. Murphy

The differences in students became apparent and warranted mention. Not only did they vary in age, personality, marital status and economic background, but there were also some men studying at the Institute.



It took a while for me to get this production under way because no one signed up for it in the beginning. Disappointed, I thought I might have to abandon the project. Guardian Angel George Lee pointed out the production to some of the members of CUTV and eventually I had a serviceable crew. Everyone who signed up wanted to do technical work, but it was the women in the group that were willing to help with all aspects of the production. This eagerness to do all on the part of the women was the encouragement that propelled the programme into its initial stages.

Decisions, oh so many decisions weighed heavily upon me as I toiled to create a clear, concise and informative view of the Institute. There were so many aspects to explore and so many ways to approach the project, I realized I had to limit myself and stick to my original aim.

Minor setbacks carried the production over into the spring semester. Frustration mounted and school work, including three other productions for classes, produced an overload. I found myself looking forward to the end which never seemed to come. Final taping ended and editing commenced. I hope to have it completed by March 9, the Fifth anniversary of the Simone de Beauvoir Institute.

Thank you all for your help and cooperation.

Un semestre à Concordia

Je m'intéresse à la condition féminine. J'en vis ou plutôt, j'en souffre. A vrai dire, je cherche.

C'est à la suite du Colloque sur l'enseignement et la recherche relatifs aux femmes que je m'inscris à l'Institut Simone de Beauvoir. Je commence... alors à apprendre l'histoire du malaise féminin dans la société: problématique du dominant et du dominé, rôles masculins et féminins, conditionnements, présence occultée ou réduite de l'action et de la pensée des femmes à travers les temps.

Je garnis ma bibliothèque déjà lourde de livres et de notes. Je vais et je viens à des cours. Je me joins au comité d'information de l'école que fréquentent mes enfants. Tout cela ne me satisfait pas vraiment. Mon dernier-né, une thèse de doctorat sur les fêtes médiévales, n'a pas encore été jugé conformes aux normes de la publication. Je devrais me trouver un emploi (du temps) rémunéré. Je sens la difficulté d'être à la fois étudiante et sujet d'étude, juge et partie.

L'histoire de la littérature a été écrite au masculin. Je dois la relire, dit un prospectus de cours, de manière à "identifier le rôle des personnages masculins et féminins dans leurs rapports réciproques" et à évaluer la "place qui leur a été réservée dans leur milieu". Je fais la lecture du texte de la correspondance échangée entre Abélard et Héloïse. Je croyais y trouver une histoire d'amour (il aurait fallu que je sache que l'amour n'existait pas), j'y découvre des rapports humains empreints de colère et de frustration. "Les femmes ne sauront jamais conduire les hommes qu'à la ruine", dit Abélard. Sous prétexte de ne pas violer les règles d'un code d'amour qui réclame le secret des amants, Abélard préfère la recherche d'un dépassement individuel glorieux à l'"amour" d'Héloïse. Refuser la femme, nier l'enfant. Les enfermer dans le non-dire et l'anonymat. Les couronnes de laurier s'acquièrent sur la place publique...

L'histoire a été faite et écrite sans nous. Cette histoire que j'ai apprise en était une du territoire, des dynasties, et l'Etat et de la guerre. A la radio, on fête le Jour du Souvenir. Soixante mille soldats sont morts en 1914. Quarante-deux mille en 1939. Trois cent quatre-vingt cinq en Corée. Les hommes sont fêrus de chiffres! Où trouver le sens de cette commémoration? Mise en scène du pouvoir dans sa capacité de récupérer la bêtise sous le couvert d'une cérémonie généreuse. Hommage aux héros de la guerre. Au même moment, j'apprends que quatre femmes d'ici viennent de publier une Histoire du Québec à leur façon. Elles disent avoir voulu sortir les femmes de l'ombre et trouver pour elles une chronologie significative.

Une camarade de cours me prête sa Vie en rose. Je vois bien que les mouvements féministes font éclater les cadres du "fais ce que dois."

A chacun sa vérité, sa vie. Ne plus s'accommoder du conformisme confortable. Constater la fin de l'ère de l'unanimité.

Un semestre à Concordia...

Je me plonge dans les écrits de Flora Tristan et de Mary Woolstonecraft. J'aime leur engagement social, leur sensibilité à la misère liée à l'ignorance et à l'exploitation des travailleurs et des travailleuses. J'admire leur courage et leur folle détermination. Mais je sens aussi leur exaspération devant le mur des mentalités à changer. Leurs propos n'étaient pourtant que raisonnables. Comme l'est également l'actuel principe de l'égalité des chances pour tous. Personne ne s'oppose à ce principe...mais la pratique en dément l'affirmation. Cette incohérence entre le dire et le faire...

Histoire d'effectuer un retour aux sources, j'abandonne la lecture de Simone de Beauvoir pour celle d'Evelyn Reed: Féminisme et anthropologie. Je ne m'en doutais pas...Les femmes ont tout inventé. L'apprentissage à la vie sociale, à la collaboration, le collectivisme, la ségrégation des sexes (les mâles cannibales et chasseurs vivant à l'écart du noyau central des mères et des petits à protéger), l'agriculture, la poterie, le filage, le tissage et j'en passe. Puis un glissement s'opère. Le patriarcat apparaît avec le début de la période historique. L'homme consolide sa position au sein de la société qui s'urbanise et se structure sur une plus grande échelle. Il accumule des biens personnels, du bétail qui tient lieu de monnaie d'échange lors des mariages. Prendre femme devient synonyme de s'approprier un corps qui enfante. Se donner une postérité. Léguer un patrimoine, voire un nom. L'humanité s'engage dans de tumultueuses transformations qui consacrent l'installations des mâles au pouvoir. C'est la réinterprétation de la mythologie grecque centrée sur Médée, Oedipe et Oreste qui permet de le découvrir. Ainsi Oreste parvient, au terme de luttes fratricides et de sacrifices qui ne sont pas loin du cannibalisme, à établir une lignée continue de pères en fils. Il va jusqu'à assassiner sa mère, scellant ainsi la chute du matriarcat. Il incarne la victoire de la famille à prééminence paternelle et le triomphe d'un ordre social nouveau.

Notre monde où les hommes dominant est de plus en plus contesté. Un autre système social est un voie de naître qui devrait permettre aux individus de s'affirmer comme êtres plutôt que comme "marionnettes" à l'intérieur d'un jeu connu d'avance où le pauvre reste improductif, où les riches s'enrichissent, où les femmes n'ont pas de pouvoirs décisionnels, où les enfants n'ont droit qu'à la présence abstraite d'un père pourvoyeur... Quelle mythologie viendra faire écho aux drames de la société actuelle? Celle des enfants, peut-être.

Agathe Lafortune-Martel

A-6

The GAZETTE, Montreal, Tuesday, February 22, 1983

Baby girls are killed as Chinese parents seek valuable sons

PEKING (AP) — The murder of baby girls, a frequent practice long ago in rural areas of China, is on the rise in the nation whose government prohibits more than one child per family.

China's new family policy — aimed at keeping the population under 1.2 billion in the year 2000 — is enforced by fines as high as \$2,000 for an extra child.

Sons work in the fields, take care of their parents in old age, inherit property and bring wives home to work. Daughters cost money to feed, need dowries and are married off into other men's families.

Although no statistics on infanticide are available, the official press is filled with grisly tales of the killing of hundreds of girls.

Some regulations permit a second child if the first is deformed or disfigured. Last month the *Tianjin Daily* reported a man bit off part of his daughter's nose so that he could declare her disfigured and try for a son.

Pakistani woman lashed

ISLAMABAD (UPI) — A Pakistani Islamic court has sentenced a woman to 20 lashes and seven years in jail for giving birth to an illegitimate child. The woman was acquitted for lack of evidence on a another charge of murdering the child. Under Islamic laws the maximum punishment for sex outside marriage is death by stoning.

LE BULLETIN
Institut Simone de Beauvoir Institute
NEWSLETTER

Co-editors: Michel Euvrard
Patricia Morley

Production & Calendar: Lynn Beaudoin & Joyce Carson
Student Representative: Louise Matchett

Abonnement annuel/Annual subscription:

\$10.00 Institution
\$ 6.00 Particulière(es)/Individuals
\$ 4.00 Etudiant/e/Student

Cheques must be payable to CONCORDIA UNIVERSITY
SIMONE DE BEAUVOIR INSTITUTE

Les chèques doivent être faits à l'ordre de:

UNIVERSITÉ CONCORDIA
INSTITUT SIMONE DE BEAUVOIR

1455 boul. de Maisonneuve O.
Montréal, Québec H3G 1M8